



La romancière a emménagé en juillet dernier dans la demeure de la chanteuse disparue. Un havre de paix en Bretagne, où elle nous a reçus

Depuis dix ans, elle est confortablement installée dans le fauteuil des auteurs les plus lus de France. Son onzième roman, « La fugue » (à paraître le 12 mars, éd. JC Lattès), semble marqué par le lieu qui l'a vu naître : l'héroïne emménage dans une maison qui respire le passé de sa précédente occupante. Aurélie Valognes l'a écrit dans l'ancien manoir de Jane Birkin, un an après sa mort. À Lannilis, dans le Finistère, en surplomb de l'estuaire de l'Aber-Benoît, la vieille demeure de 14 pièces porte encore l'empreinte de la chanteuse. L'auteure nous reçoit dans sa propriété, qu'elle envisage de transformer en résidence d'écrivains.

PHOTO SYLVIE CASTONI / RÉCIT PIERRICK GEAIS



AURÉLIE VALOGNES DANS LE JARDIN DE BIRKIN

Sous la verrière de la véranda, Aurélie Valognes aime lire et observer les oiseaux du large aux jumelles. Le 24 janvier.



Par Pierrick Geais

Dehors, l'averse bat son plein et, dans le jardin d'hiver, on entend le chant de la pluie qui tombe sur un vieux fauteuil. La verrière est une passoire, des herbes folles poussent entre les carreaux et, sur les murs, la peinture se craquelle. Quelques heures plus tôt, quand il nous a déposés à l'adresse donnée, notre chauffeur de taxi s'est fendu d'un « ça doit être inchauffable, une baraque pareille », presque affolé. Aurélie Valognes, elle, y a à peine pensé. Pas plus qu'aux rénovations de toiture. Son entourage a bien tenté de la dissuader d'acheter cette maison, mais elle en est tombée comme amoureuse. Cela dépasse la raison.

Retour au printemps 2024. Comme chaque année, Aurélie Valognes s'apprête à écrire son prochain best-seller. Le onzième depuis 2014 et le prodigieux succès de « Mémé dans les orties ». Habituellement, elle s'enferme quinze jours, à la mi-août, dans la chambre d'un hôtel parisien, à deux pas du jardin du Luxembourg, où elle tape sur son clavier du matin au soir, avec à peine une heure de pause déjeuner. « Mais avec les Jeux olympiques, j'ai préféré changer mes plans. » Elle rêve alors d'un grand bol d'air frais dans le Finistère et d'une bicoque au bord de l'eau. En consultant un site de ventes, elle s'arrête sur l'annonce d'une maison qui n'a rien d'un cabanon : 460 mètres carrés, neuf

Charlotte et Lou, les filles de Jane, ont laissé des meubles, de la vaisselle. Et des dizaines d'ouvrages en français et en anglais qui prennent la poussière

chambres, une salle à manger avec vue imprenable sur la baie, un jardin planté de grands pins et un accès direct à la grève.

Elle s'empresse de visiter le bien. Professionnel et discret, l'agent immobilier tait l'identité de la précédente propriétaire. Aurélie Valognes n'a pas besoin qu'on lui confirme l'information : cet intérieur, elle l'a déjà vu ailleurs... Pas seulement dans ses songes, mais aussi dans « Jane par Charlotte », documentaire intimiste réalisé en 2021 par Charlotte Gainsbourg sur sa mère, Jane Birkin. La chanteuse est morte le 16 juillet 2023, pourtant, dans cette maison qu'elle a tant aimée, acquise au début des années 1990, rien n'a bougé. Des bibelots sont comme figés sur une table de chevet, et des boîtes de pluie continuent de sécher dans le cellier, des mois après la dernière promenade. Aurélie Valognes avoue ne pas être une fan de Jane Birkin : « Comme je ne le suis de personne, d'ailleurs. » Mais elle a toujours admiré l'artiste et surtout la femme : « Parce qu'elle était libre et forte, explique-t-elle. J'avais lu ses journaux intimes [“Munkey Diaries”, Fayard, 2018]. Je suis tellement torturée, je me pose un milliard de questions, et j'avais l'impression qu'elle était pire ! » Si elle ne l'a jamais rencontrée, elle se souvient d'avoir croisé sa silhouette, de dos, accompagnée d'un petit chien, attablée dans un restaurant parisien : « On a été à 2 mètres l'une de l'autre, mais ça s'arrête là », plaisante l'écrivaine. Pas groupie pour un sou, donc, elle assure ne pas avoir acheté cette maison pour marcher dans les pas de Jane. Pour autant, elle n'a pas hésité plus de quelques secondes avant de faire une offre. Deux mois plus tard, en juillet 2024, elle emménageait.

D'entrée, on pourrait craindre que ce manoir, construit par un industriel au début du siècle dernier, soit hanté. L'imagination toujours éveillée, Aurélie Valognes le fantasma comme le décor d'un polar d'Agatha Christie, mais précise qu'elle ne croit pas au cadavre dans le placard, pas plus qu'aux fantômes. « En revanche, j'aime les endroits qui ont une âme. J'ai par exemple retrouvé une lampe de résistant, qui servait à envoyer des signaux lumineux. Ça, c'est incroyable ! » Charlotte et Lou, les filles de Jane, n'ont vidé les lieux que partiellement. En accord avec la nouvelle maîtresse de céans, elles ont laissé des meubles, de la vaisselle et même la plupart des livres de la bibliothèque. Sur les rayons, des dizaines d'ouvrages en français et en anglais prennent la poussière. Des classiques de la littérature, de Victor Hugo à Lewis Carroll, et également de nombreuses biographies de rois et de reines, de Guillaume le Conquérant à Elizabeth I^{re}. Bien que française d'adoption, Birkin restait on ne



Jane Birkin aimait se promener sur la grève au pied de son manoir. En 2020.

En juillet 2024, Lou Doillon dit au revoir à la maison de sa mère et publie ces photos sur Instagram. La demeure avait été baptisée « Kachalou » par Jane, d'après les prénoms de ses filles, Kate, Charlotte et Lou.

Une demeure à forte teneur romanesque pour une auteure jamais à court d'inspiration.

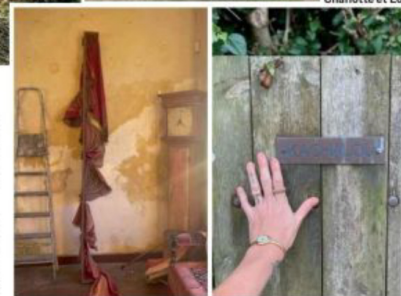


peut plus anglaise... Aurélie Valognes – qui avait 14 ans en 1997 – se souvient d'avoir versé des larmes devant l'enterrement de Lady Di. Elle ne croit pourtant pas avoir d'origines britanniques, mais se sent l'âme celtique. « En face d'ici, c'est l'Angleterre. C'est certainement aussi pour ça que je m'y sens si bien », songe-t-elle, le regard plongé vers le lointain.

Le matin, elle peut passer des heures, le nez collé à la vitre, jumelles en main, à observer les oiseaux. Mésanges, rouges-gorges et autres habitués des feuillages voisins, Aurélie Valognes les connaît et les reconnaît tous. Surtout, elle est capable de reproduire leur chant. Un talent caché, et une passion pour l'ornithologie qu'elle partage avec son père, qui vient régulièrement la retrouver ici pour profiter du bon air breton. Il faut pourtant montrer patte blanche pour pénétrer dans le refuge de l'écrivaine. Quand son mari et leurs deux fils, Jules et Gaspard, y viennent, ils doivent respecter certaines règles : les parties de foot et les jeux vidéo sont bannis, remplacés par l'aquarelle, la lecture et la contemplation. Vivre au rythme des vents et des éléments. « Je crois que je ne suis pas sur le même fuseau horaire que la plupart des gens, plaisante-t-elle. J'aspire à plus de recul et de lenteur. »

Aurélie Valognes continue de vivre la majeure partie du temps dans sa maison de Dinard, achetée il y a plusieurs années. Ses enfants y sont scolarisés, sa mère a emménagé tout près. « Mais je rêvais d'un endroit où aller quand j'avais besoin de claquer la porte, de m'isoler pour vivre des moments de solitude. » Une « chambre à soi », comme le disait si bien Virginia Woolf, citée dès la première page de « La fugue ». D'ailleurs, Jane Birkin avait acheté cette maison presque pour les mêmes raisons : chez Serge Gainsbourg, rue de Verneuil, elle ne trouvait pas sa place, alors qu'ici elle rangeait et dérangeait au gré de ses fantaisies.

Quand elle s'est installée dans ce manoir, l'été dernier, Aurélie Valognes n'avait pas encore une idée précise de ce que raconterait son prochain roman. « Pour autant, je savais qu'un jour j'écrirais un livre avec une maison comme personnage principal. » Le destin a frappé à sa porte : au fil de la découverte de ce nouvel environnement, elle noircit les pages de « La fugue », presque en instantané. Elle met un point d'honneur à souligner que l'histoire de son héroïne, Inès, n'est pas la sienne. Pourtant, à la lire et à l'écouter, on a l'impression que la réalité s'est invitée dans la fiction. Comme Aurélie, Inès emménage dans une demeure où souffle le mystérieux



parfum du passé et où les livres de l'ancienne occupante tapissent les murs. Comme Inès, Aurélie vient de traverser une « crise existentielle », à laquelle seul ce nouveau « home sweet home » a apporté des réponses. Dans quelque temps, elle compte l'ouvrir à d'autres femmes, d'autres écrivaines, qui pourront y venir en résidence. Un lieu comme elle aurait aimé parfois en trouver. « Je ferai peut-être deux sessions par an, avec cinq personnes. Il y a assez de chambres pour que chacune puisse s'isoler. Quelqu'un sera là pour cuisiner le midi et le soir, afin qu'elles ne s'interrompent que pour les repas. En revanche, quand moi je viendrai écrire, je serai seule. Je ne peux pas travailler entourée. » Elle ajoute, enthousiasmée par ce nouveau projet : « Cet endroit devient un multiplicateur de bonheur, d'opportunités et de moments que je n'aurais pas pu vivre ailleurs. » Aurélie Valognes a déjà connu plusieurs vies, elle qui a travaillé en marketing opérationnel chez Procter & Gamble avant d'oser prendre la plume. « J'ai

Quand son mari et ses fils débarquent, ils se plient à ses règles : ni foot ni jeux vidéo

même été professeure de gymnastique rythmique. Parfois, j'oublierais presque que j'ai habité à Genève, au bord du lac, avec des habitudes différentes. » Alors, un jour, très certainement – mais elle ne sait absolument pas quand –, Aurélie Valognes quittera cette maison pour d'autres horizons. « J'aime l'idée de n'être que de passage. Il y a eu des propriétaires avant moi comme il y en aura après. » Elle vogue peut-être vers cette Angleterre qui lui tend les bras. Ou y volera. ■